

## Le désir – VI – La force d'âme (1)

### **A** Emmanuel KANT, *Critique de la faculté de juger* (1790) : La volonté

La volonté, comme faculté de désirer, est en effet une d'entre les multiples causes naturelles dans le monde, à savoir celle qui agit d'après des concepts ; et tout ce qui est représenté comme possible (ou nécessaire) par une volonté se nomme pratiquement possible (ou nécessaire) à la différence de la possibilité ou de la nécessité physique d'un effet, dont la cause n'est pas déterminée à posséder de la causalité par des concepts (mais par mécanisme comme pour la matière inanimée et par instinct chez les animaux). (...)

Si le concept qui détermine la causalité est un concept naturel, les principes sont *pratiques techniquement* ; mais si c'est un concept de la liberté ils sont *pratiques moralement* et puisque dans la division d'une science rationnelle tout dépend de cette différence des objets, dont la connaissance exige des principes différents, les premiers appartiendront à la philosophie théorique (comme théorie de la nature), tandis que les seconds, uniquement, constitueront la seconde partie, c'est-à-dire la philosophie pratique (comme morale).

### **B** Paul ARISTOTE, *Ethique à Nicomaque* (IV<sup>e</sup> s. av. J.-C.) : Pourquoi la décision n'est pas le souhait

Mais [la décision] n'est pas non plus le souhait, bien que ce soit une chose visiblement voisine. (a) En effet, l'on ne décide pas les choses impossibles et, à le prétendre, on passerait pour un idiot, alors qu'on peut souhaiter des choses impossibles, par exemple l'immortalité. (b) De plus, on peut aussi exprimer un souhait quand il s'agit de choses pour l'exécution desquelles on ne peut être d'aucune ressource, par exemple la victoire d'un certain acteur ou d'un athlète, alors que personne ne décide ce genre de choses ; on décide au contraire tout ce que l'on est susceptible, croit-on, de faire soi-même. (c) Et de plus, le souhait porte plutôt sur la fin, alors que la décision porte sur ce qui conduit à cette fin. Ainsi, nous souhaitons avoir la santé, mais nous décidons les actes par lesquels nous l'aurons. Nous souhaitons aussi être heureux et nous en exprimons le souhait, mais dire que « nous le décidons », cela sonne faux, parce que, en somme, la décision, selon toute apparence, concerne ce qui dépend de nous-mêmes.

### **C** Paul RICEUR, *Philosophie de la volonté* (1950) : L'hésitation, une indécision ?

L'hésitation est un choix qui se cherche. Ce rapport de l'hésitation à un choix éventuel se remarque de deux façons. L'hésitation se donne à la fois comme un défaut de choix et comme une amorce, une esquisse du choix ; mais c'est toujours au choix que je pense comme absent, impossible, désiré, retardé, redouté.

D'un côté je nomme l'hésitation une indécision. Cette imperfection du vouloir est parfois douloureusement ressentie : j'y pressens comme une perte de moi-même ; je m'angoisse de n'être point encore, faute d'être un. (...) Dans le chaos de mes intentions rampe la conviction de mon impuissance ; j'éprouve non pas possibilité, mais mon impossibilité ; « je ne suis pas à la hauteur », « je perds pied », « je suis perdu, noyé » ; je me sens impuissant. (...)

D'autre part l'hésitation est positivement un vouloir embarrassé et qui s'oriente. (...) Incapable de projet ferme, je ne laisse point d'être une conscience absorbée dans une diversité de visées pratiques où se profilent des actions qui dépendent de moi ; c'est par rapport à ces projets essayés que des motifs sont examinés.

**D** WF HEGEL, *Principes de la philosophie du droit* (1821) :  
La volonté comme détermination

La volonté qui ne se décide pas n'est pas une volonté actuelle ; l'homme sans caractère n'arrive pas à se décider. Le fondement de l'hésitation peut résider dans la tendresse d'une âme qui sait que la détermination l'engage dans la finitude, lui confère une limite et la pousse hors de l'infinitude ; or, elle ne veut pas renoncer à la totalité qu'elle a en vue. Une telle âme est morte, même si elle veut être belle. Celui qui veut de grandes choses, dit Goethe, doit savoir se limiter. C'est seulement par la résolution que l'homme entre dans l'actualité, si désagréable cela soit-il ; tandis que l'inertie ne cesse de couvrir en soi et de se réserver toutes les possibilités. Mais possibilité n'est pas encore actualité. La volonté sûre d'elle-même ne se perd pas dans la détermination.

**E** Paul RICEUR, *Philosophie de la volonté* (1950) : L'action, épreuve de la volonté

Un vouloir qui projette est un vouloir incomplet : il n'est pas mis à l'épreuve et il n'est pas sanctionné ; l'action est le critère de son authenticité ; une volonté qui n'aboutit pas à mouvoir le corps et, par lui, à changer quelque chose dans le monde est bien près de se perdre dans les vœux stériles et dans le rêve. Qui ne réalise pas n'a pas encore vraiment voulu. La légitimité d'une intention séparée de l'efficacité de l'action est déjà suspecte. Il suffit de considérer que toute valeur enveloppe un devoir-être ; en ce sens elle exige l'existence. Dès que la conscience se replie dans une intériorité méprisante, la valeur est frappée d'une stérilité qui l'altère profondément. Elle se rancit et s'irréalise, elle s'endurcit et fait écran entre le génie inventif de la volonté et la pâte d'existence où les valeurs doivent s'éprouver. L'incarnation des valeurs dans le monde ne *s'ajoute* donc pas du dehors à leur pure légitimité, elle y coopère du dedans. La dignité de l'action n'est pas secondaire ; elle n'est pas seulement d'exécuter après coup des plans et des programmes, mais, en les éprouvant sans cesse aux aspérités du réel, c'est-à-dire des choses et des hommes, d'en mûrir l'authenticité.

**F** Emile DURKHEIM, *L'éducation morale* (1903) : La véritable liberté est maîtrise

Représentez-vous (...) un être affranchi de toute limitation extérieure, un despote plus absolu encore que ceux dont nous parle l'histoire, un despote qu'aucune puissance extérieure ne vienne contenir et régler. Par définition, les désirs d'un tel être sont irrésistibles. Disons-nous donc qu'il est tout-puissant ? Non certes, car lui-même ne peut leur résister. Ils sont maîtres de lui comme du reste des choses. Il les subit, il ne les domine pas. En un mot, quand nos tendances sont affranchies de toute mesure, quand rien ne les borne, elles deviennent elles-mêmes tyranniques, et leur premier esclave, c'est le sujet même qui les éprouve. Aussi, vous savez quel triste spectacle il nous donne. Les penchants les plus contraires, les caprices les plus antinomiques se succèdent les uns aux autres, entraînant ce souverain soi-disant absolu dans les sens les plus divergents, si bien que cette toute-puissance apparente se résout finalement en une véritable impuissance. Un despote est comme un enfant : il en a les faiblesses, et pour la même raison. C'est qu'il n'est pas maître de lui-même. La maîtrise de soi, voilà la première condition de tout pouvoir vrai, de toute liberté digne de ce nom.